NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES MÉDECINS

DU GRAND HÔTEL-DIEU DE LYON.

6

NOTICE HISTORIQUE SUR LES MÉDECINS DU GRAND HÔTEL-DIEU DE LYON,

Lue en séance publique de l'Administration des Hôpitaux, le 4 Mai 1825;

Par J.-P. POINTE, D.-M.

LYON,
THÉODORE PITRAT, IMPRIMEUR DE Mgr. LE DAUPHIN,
RUE DU PÉRAT, n° 28.

MDCCCXXVI.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES MÉDECINS

DU GRAND HÔTEL-DIEU DE LYON.

MESSIEURS,

La voix des Médecins de cet Hôpital ne s'est encore fait entendre dans cette enceinte que pour vous exposer le tableau déchirant des trop longues douleurs qui affligent l'humanité. Permettez qu'éloignant de ma pensée l'idée d'un devoir aussi triste je vienne aujourd'hui vous entretenir de quelques détails historiques sur les Médecins mêmes, qui, dépositaires de la confiance de l'Administration, furent chargés par elle de rendre la santé au pauvre, ou de soulager ses souffrances. Je ne vous les nommerai point tous, Messieurs, ces hommes qui depuis plusieurs siècles ont tour-à-tour lutté contre la douleur dans ce vaste établissement ouvert à toutes les misères ; l'origine

de cet Hôpital se perd dans la nuit des tems, et les noms d'un grand nombre des Médecins qui en dirigèrent le service médical sont à jamais perdus. Mais parmi cette foule de Médecins, qui tous montrèrent une égale ardeur dans l'exercice de leurs pénibles fonctions, il en est qui, portant cette même ardeur dans l'étude de l'art, s'illustrèrent par de nombreux travaux ; ceux-là, Messieurs, ont transmis à la postérité un nom également cher aux sciences et à l'humanité, et à leurs successeurs un exemple qui doit sans cesse exciter leurs efforts et ranimer leur courage.

A leur tête je placerai un homme plus connu encore par ses productions littéraires que par ses travaux sur l'art de guérir ; un homme qui, élevé aux ordres sacrés, et protégé par un grand de l'Eglise, supporta toujours avec peine le joug de la règle; qui s'adonna aux sciences, cultiva les langues anciennes et modernes, et dont l'esprit toujours tourmenté par l'amour de l'indépendance, chercha dans l'exercice d'une profession libérale cette chimère qu'on nomme liberté. Cet homme était Rabelais ; il avait quarante ans lorsqu'il conçut le projet d'étudier l'art de guérir ; il suivit les exercices de la célèbre Ecole de Montpellier, et devint

Docteur de cette Faculté ; Rabelais vint ensuite à Lyon, où il fut nommé Médecin du Grand-Hôtel-Dieu, vers l'an 1532 (1); il réunissait toutes les qualités qui forment l'homme d'esprit; ses manières étaient prévenantes, son extérieur séduisant; de pareils avantages devaient le conduire à de grands succès dans le monde ; ses livres et ses saillies ajoutèrent encore à cette espèce de prestige, et lui acquirent bientôt une réputation que le tems n'a point affaiblie. Le nom de Rabelais est resté en vénération dans l'Ecole de Montpellier, et les cérémonies du Doctorat en perpétuent le souvenir. Qu'il nous soit permis, Messieurs, de lui adresser notre premier hommage ; il est le plus ancien des Médecins de cet Hôpital qui ont inscrit leurs noms dans les fastes de la Science.

---

(1) Histoire littéraire de la ville de Lyon, etc.; par le P. de Colonia, tom. 11, p. 800.

Registre concernant l'origine et l'établissement du Collége des Médecins de Lyon, avec un précis historique de la vie et des écrits des Docteurs qui y ont été aggrégés; par Pierre-Marie Berthelet de Barbot, Médecin et Commissaire-archiviste, nommé par une délibération de ce même Collége, le 14 avril 1785.

Cet ouvrage manuscrit fait partie de la bibliothèque de M. le docteur Parat.

Il est une réflexion générale dont je crois pouvoir faire l'application à Rabelais. Le tems ne peut rien sur les productions de l'esprit quand elles sont approuvées par le goût ; il n'en est pas de même dans les Sciences : chaque siècle voit éclore de nouvelles vérités qui en changent tout-à-coup la face, et des ouvrages précieux jusqu'alors deviennent inutiles et tombent dans l'oubli : ainsi les ouvrages plaisans de Rabelais sont encore connus de tout le monde, tandis que ses travaux sur les Sciences sont totalement oubliés.

La plupart des ouvrages sortis de sa plume furent imprimés à Lyon. Ce qu'il a laissé de plus remarquable sur la Médecine, est une traduction latine de quelques parties d'Hippocrate et de Galien, avec une épître dédicatoire à Godefroi d'Estissac.

Hippocratis ac Galeni libri aliquot.

Cet ouvrage fut imprimé à Lyon en 1536, il y fut réimprimé en 1543.

Pierre Tolet, disciple et ami du célèbre Canape (1), devint Médecin du Grand-Hôtel-

(1) Jean Canape avait professé la Chirurgie avec distinction à Lyon; il devint Médecin de François Ier, et publia plusieurs ouvrages sur diverses branches des Sciences médicales.

Dieu de Lyon vers l'an 1534 (1). Aggrégé au Collége de Médecine de cette ville, il se distingua surtout comme praticien dans le traitement d'une épidémie de coqueluche dont il eut la gloire d'arrêter les progrès. Tolet n'était pas seulement habile dans la pratique de son art, c'était un homme lettré et estimé des littérateurs de son tems. Le poète Vulteius lui adressa une épigramme (2) consacrée à la gloire de notre Cité.

Quoique versé dans les langues anciennes, Tolet voulait qu'on cultivât et qu'on perfectionnât la langue française; il voulait qu'on traduisît les Anciens, et que désormais on écrivît en langue vulgaire les ouvrages de l'art. On aime à trouver cette opinion dans la bouche d'un savant, à une époque où l'on poussait la manie des idiômes anciens, jusqu'à les substituer à la langue maternelle dans les ouvrages même destinés à l'enseignement.

---

(1) Voy. registres de l'aumône-générale de Lyon, déposés aux archives de l'Hôpital-Général de la Charité de la même ville.

(2) Les Savans de cette époque, à l'exemple des Anciens, attribuaient au mot épigramme un sens tout différent de celui qu'il a aujourd'hui : ils entendaient simplement par là une petite pièce écrite ordinairement en vers hexamètres et pentamètres.

Une réputation brillante, justifiée par des travaux utiles, et de nombreux succès dans la pratique de l'art, attirèrent sur Tolet l'attention publique ; il fut nommé Médecin du Roi et de la Reine. Il est auteur des écrits suivans:

1° *Appendices ad Opusculum Pauli Bagellardi de morbis puerorum*. Lugduni, 1538, in-8°.

2° Paradoxe de la faculté du vinaigre. Lyon, 1549, in-8°.

3° *Actio judicialis ad Senatum lugdunensem in unguentarios pestilentes et nocturnos fures*. Lugduni, 1577, in-8°.

4° Vertu de la racine de l'Inde, nommée *Raindice*, in-8°.

5° Traduction de la Chirurgie, de Paul d'Œgine.

6° Traduction du traité des Tumeurs, de Galien.

En 1552, le service médical de cet Hôpital fut confié à Jacques Dalechamp, docteur de l'Université de Montpellier (1). Ce Médecin, né gentilhomme à Bayeux, près de Caen, en 1513, venait de se fixer à Lyon, et s'y était déjà fait connaître, dès cette première année,

---

(1) Voyez les registres de l'Aumône-générale de Lyon.

par la publication d'un ouvrage sur un sujet de Médecine-pratique ; il se fit donc d'abord une réputation de Médecin-praticien, et cette réputation ne tarda pas de s'accroître. Dalechamp avait de grandes connaissances dans les langues et dans les Belles-Lettres, un goût décidé pour l'étude de l'Histoire naturelle, et particulièrement pour la Botanique. Charles Plumier consacra son nom à un genre de plantes (Dalechampia), de la famille des Euphorbiacées ; cet hommage rendu à Dalechamp était bien dû à celui qui avait déterminé, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les caractères d'une foule de plantes ; qui en avait découvert un grand nombre, et qui était le principal auteur d'un ouvrage important qui parut en 1586, et dans lequel on avait réuni toutes les connaissances acquises au 16e siècle sur l'Histoire des plantes. Il publia d'excellens ouvrages sur ces diverses matières, et mérita d'occuper une place distinguée parmi les savans de cette époque. Après avoir consacré les premières années de sa carrière médicale au service des pauvres, ce Praticien acquit une réputation brillante, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut en 1588, laissant pour unique héritière une fille qui s'était alliée à l'une des premières fa-

milles de cette ville (1). Dalechamp fut enterré dans les caveaux de l'église des Jacobins, où son épitaphe en lettres d'or a été conservée, tant qu'il est resté sur place quelques débris de ce monument religieux (2). L'on a de lui les ouvrages suivans :

Historia generalis Plantarum in libros XVIII

(1) La fille de Dalechamp épousa en secondes noces M. de Courbeville.

(2) Lors de la démolition de cette Eglise, en 1822, la pierre tumulaire, qui portait cette inscription, a été placée, au Conservatoire des Arts, par les soins de M. Artaud, directeur de cet établissement, et sur la demande que M. le docteur Trolliet en fit à M. le comte de Tournon, préfet. Voici cette épitaphe qui mérite en effet d'être conservée :

D O M

. ET .
M A

SISTE - GRADVM - VIATOR - ET - PELLEGE - IACOBVS - DALECHAMPIVS - CADOMENSIS - MEDICUS-CELEBERRIMVS - NOTAE - ET - SPECTATAE - FIDEI - BONOR - OMNIUM - AMICISS - STVDIOSISS - AUCTVS - PROLE - DULCISS - CARISS - ANNVM - AGENS - LXXV - CVM - MAGNO - SUOR - LUCTV-VNIVERSI-Q-POP-DESIDERIO -MORTIS - QUONDAM - VICTOR -A -MORTE -TANDEM -VICTVS -OBIIT -KAL -MART - ANN - (1) IϽLXXXVIII.

ΠΡΟΣΩΠΟΠΟΙΑ.

Me sinv Cadomvs suo tenellvm
Excepit, docuit chorvs Sororvm
Artes, nvnc tvmvlvs tegit jacentem :
At fama ingenii volat superstes.

per certas classes artificiosè digesta. Lyon, 1586, 2 vol. *in-fol.* — Traduit en français par Desmoulins. Lyon, 1615, 2 vol. *in-fol.* — *Ibid.* 1653, *in-fol.*

Cet ouvrage ne porte pas le nom de Dalechamp. Il a été publié par le libraire Rouillé, et rédigé par Desmoulins ; mais ce fut Dalechamp qui en traça le plan, et qui en fournit la plupart des matériaux.

De peste libri tres. Lyon, 1552, *in*-12.

Traité de Chirurgie. Lyon, 1570, *in*-8°.—*Ibid.* 1573, *in*-8°. — Paris, 1610, *in*-4°.

Administrations anatomiques de Claude Galien, traduites fidèlement du grec en français. Lyon, 1566 et 1572, *in*-8°.

Traduction en français du sixième Livre de *Paul* d'Œgine, ornée de savans Commentaires et d'une Préface sur la Chirurgie ancienne et moderne.

Traduction du grec en latin des XV Livres d'Athénée, avec des Remarques et des Estampes.

Enfin, on doit à Dalechamp des éditions estimées des ouvrages de Cœlius Aurelianus et de Pline, ainsi qu'un ouvrage manuscrit, intitulé : *De Avibus et Piscibus.*

Claude Pons, neveu de Jacques Pons (1), appartenait à une famille ancienne et estimée (2) ; il succéda dans cette Maison, en 1630, à Thomas Debert, qu'une mort prématurée venait d'enlever, et fut remplacé lui-même, par Jean de Lamonière, en 1556. Claude Pons, qui devint dans la suite premier Médecin de cette maison, écrivit peu, et toute sa vie fut consacrée à la pratique de son art. Pendant qu'il était attaché à cet Hôpital, une maladie contagieuse y fit, à plusieurs reprises, de grands ravages; il déploya, dans ces circonstances désastreuses, un courage héroïque et un profond savoir. MM. les Recteurs voulurent récompenser les services extraordinaires qu'il avait rendus; mais Claude Pons, non-content de refuser leurs dons, continua d'ajouter de nouveaux services à ceux qui lui avaient mérité la reconnaissance de l'Administration. Quoiqu'il n'eût été nommé Médecin de cet

(1) Jacques Pons avait été Doyen du Collége; il écrivit sur plusieurs points de Médecine-pratique, et particulièrement contre l'abus que l'on faisait alors de la saignée. L'ouvrage remarquable, qu'il publia sur ce sujet, est intitulé : *De nimis licentiosá sanguinis missione*. Lugd., apud Paulum Frellonium, 1596, in-8°.

(2) Voy. *de Rubys*.

Hôpital que pour deux ans, il consentit à prolonger la durée de ce service honorable et pénible jusqu'à la fin de sa vie ; et lorsque sa mort, qui arriva en 1657, eut mis un terme à ses travaux, les pauvres se ressentirent encore de ses bienfaits ; il les institua ses héritiers, perpétuant ainsi d'une manière indéfinie le bien qu'il leur avait fait pendant sa vie (1).

Tels sont, Messieurs, les titres honorables de Claude Pons à notre estime et à nos éloges. Il a servi les pauvres de son savoir, de son courage et de sa fortune; pourquoi ne voyons-nous pas son nom couronné de lauriers sur ces tables de marbre destinées à éterniser le souvenir des bienfaiteurs de cet Hôpital ?.....

Les Biographes parlent seulement de deux ouvrages publiés par Claude Pons, l'un en 1732, et l'autre en 1734, et qui traitent de quelques points controversés de matière médicale.

Il fut remplacé par Jean de Lamonière, doyen du Collége de Médecine. Ce dernier pratiquait l'art de guérir avec distinction au-

(1) Voy. les registres des actes du Bureau de l'Hôtel-Dieu, délibérations du 15 décembre 1630, 29 juillet 1635, 4 août 1638, 9 décembre 1643, 12 août, 6 décembre et 31 décembre 1656, 13 novembre, 20 novembre et 1er décembre 1658.

commencement du 17e siècle; devenu Médecin ordinaire de cet Hôpital, en 1656, il s'adonna particulièrement à l'étude des maladies régnantes et des épidémies si fréquentes à ces époques reculées. Ce fut, sans doute, à ce genre de talent qu'il dut d'être nommé *député pour le fait de la santé de Lyon*. Il faisait partie à ce titre d'un Conseil de salubrité qui jouissait d'une grande considération, et qui était présidé par les premières Autorités de la ville.

Plusieurs ouvrages sortirent de sa plume ; quelques-uns furent imprimés; ils annonçaient un praticien-observateur : tel est son Traité sur la dyssenterie qui a régné épidémiquement à Lyon en 1625. Il résulte, des observations de cet habile praticien, et des recherches d'anatomie pathologique auxquelles il se livra, que le caractère de la maladie était essentiellement inflammatoire. Le traitement antiphlogistique est celui dont on obtint le plus de succès. Les Biographes parlent avantageusement de quelques autres productions du même auteur, restées manuscrites et perdues pour la postérité. Qui sait combien d'Ecrits précieux ont partagé le même sort et sont tombés dans le même oubli ?

De Lamonière, qui avait d'abord été chargé de faire la visite aux Blessés, passa, en 1666, aux Fiévreux, et prit alors le titre de premier Médecin de cet Hôpital; il en exerça les fonctions jusqu'en 1671, et mourut à cette époque, laissant à la Science un ouvrage estimé, et à cette Maison le souvenir de ses services (1).

De Lamonière eut un petit-fils également Médecin de l'Hôtel-Dieu, et qui a joui à Lyon d'une grande réputation. Il fut député, à Paris, avec son cousin Laurent Gilet, avocat, pour défendre les droits de leurs Corps respectifs (2). La famille des Gilet, héritière des Lamonière, dont le nom s'éteignit avec ce petit-fils, a fourni, comme on sait, plusieurs membres distingués à cette Administration.

---

(1) Voy. les registres des actes du Bureau, délibérations du 31 décembre 1656, 17 janvier 1666, et 9 août 1671.

(2) Le titre de noble dont les Empereurs romains avaient honoré le ministère des Avocats et des Médecins, et qui avait été conservé sous le régime des lois romaines, ayant été contesté par le commis à la recherche des usurpateurs de la noblesse, Laurent Gilet établit savamment la dignité et les droits de ces deux professions, et obtint un arrêt du Conseil qui confirmait aux Avocats et aux Médecins le titre de noble. Voyez l'Histoire abrégée, ou Eloge historique de la ville de Lyon, par Brossette, pages 156 et 164.—Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire, [illegible]

Haller a consacré un long article à Jean de Lamonière dans sa bibliothèque de Médecine-pratique.

Le baron Desgenettes a inséré un article sur ce Médecin, dans la biographie du Dictionnaire des Sciences médicales. Ce savant fait un grand éloge de sa Description du flux dyssentérique, et le loue surtout d'avoir tiré un parti aussi avantageux des ouvertures de cadavres, à une époque où l'on se livrait si peu aux travaux d'Anatomie pathologique.

Jean de Lamonière a laissé les ouvrages suivans :

1° *Observatio fluxûs dyssenterici, Lugduni Gallorum populariter grassantis anno Domini 1625, et remediorum illi utilium : in quâ præcipuè circà dyssenteriæ naturam, et curationem difficultates ab authoribus vel omissæ, vel breviùs propositæ, dissolvuntur.*

Cet ouvrage in-16 fut imprimé, à Lyon, en 1626, et réimprimé in-12 à Amsterdam, chez Jansonius, en 1629.

2° Un Traité sur la peste, qui fut imprimé, en 1608, chez Claude Cayne.

Jean-Louis Panthot, l'un des successeurs de Lamonière, était issu d'une famille qui avait

donné à Lyon des Médecins et des Chirurgiens d'un grand mérite ; les plus renommés d'entre eux furent Louis Panthot, habile Chirurgien, qui, au rapport de Deventer, pratiqua, le premier, dans notre ville, et accrédita, par ses succès, l'opération césarienne (1626). Son fils, Jean-Baptiste Panthot, qui devint Doyen du Collége des Médecins, parcourut une carrière longue et brillante, et publia un assez grand nombre d'ouvrages (1) ; enfin, celui dont nous parlons, qui fut aussi Doyen du Collége, et qu'une délibération du Bureau désigna Médecin de cet Hôpital, le 5 décembre 1691. Jean-Louis Panthot soutint dignement le nom que que ses ancêtres avaient rendu célèbre. Il n'écrivit point ; mais livré tout entier à la pratique, il acquit dans l'art de juger et de traiter les maladies une habileté qui lui valut une très-grande réputation ; il mourut dans un âge

---

(1) Jean-Baptiste Panthot, frère de Jean-Louis, a écrit ; 1° sur les maladies courantes ; 2° sur l'usage des bains chauds ; 3° sur l'effet des passions sur le sang ; 4° sur les eaux minérales d'Aix en Savoie ; 5° sur les vertus du mercure dans les maladies vénériennes ; 6° sur les vapeurs ; 7° sur les dragons et ecarboucles ; 8° sur la fameuse baguette de Jacques Aymar. Ces diverses productions furent imprimées, à Lyon, chez Thomas Amaulry et chez Jacques Guerrier, de 1690 à 1709.

avancé, et sa mémoire fut honorée par les regrets de ses concitoyens. (1).

Jean-Louis Panthot eut pour successeur l'un des hommes qui ont répandu le plus d'éclat sur la place de Médecin de cet Hôpital; ce fut Pierre Garnier, qui appartenait à l'une des premières familles de cette ville (2), et dont le père avait exercé l'art de guérir avec distinction (3).

Il a de plus laissé un manuscrit en deux vol. in-fol., un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, et une histoire complète des maladies.

Horace Panthot, troisième fils de Louis, gagna sa maîtrise en chirurgie, à l'Hôtel-Dieu de Lyon; il excella dans la lithothomie, et laissa un fils qui devint Doyen du Collége.

(1) Voy. le registre concernant l'origine et l'établissement du Collége, etc. pages 28, 36, 41, 42 et 44, ouvrage manuscrit déjà cité;

L'Histoire littéraire de la ville de Lyon, etc.; par le P. de Colonia, t. 11, p. 803;

Et les recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, etc., tom. 1, p. 442.

(2) Il avait épousé la petite-fille de Jean Janorey, conseiller au Présidial de Lyon, et échevin. Ses armes étaient de gueules, à la face d'or, trois étoiles d'argent en chef et un croissant d'argent en pointe.

(3) Le père de Pierre Garnier portait le même prénom, était gendre de Jean de Lamonière, et devint Doyen du Collége. Il fut nommé Médecin de l'Hôtel-Dieu en 1637, et en exerça les fonctions pendant très-peu de tems; il avait de

Les grandes connaissances de Pierre Garnier, encore plus que sa naissance, l'avaient mis en rapport avec toute l'Europe savante, et sa maison était devenue le rendez-vous de tous les hommes qui cultivaient les Sciences et les Lettres. Là, on se réunissait pour discuter sur différens points de doctrine, et la lumière naissait du choc des opinions; là, chacun soumettait à la critique ses productions nouvelles; là, on s'excitait, on s'encourageait mutuellement à travailler aux progrès de la Science. Cette réunion de Savans et de Littérateurs ne formait pas un corps autorisé par le Gouvernement; elle n'avait point de titre, point de séances réglées; mais le zèle de ses membres suppléait à ce que son organisation avait de défectueux. Ainsi se for-

---

vastes connaissances, était Docteur de l'Université de Turin, et mourut à Lyon le 6 janvier 1681. Il avait fondé une Messe aux RR. PP. Carmes pour le repos de l'ame des Médecins défunts du Collége. Il a laissé quelques ouvrages qui n'ont pas passé jusqu'à nous. Ce fut pendant que le père de Pierre Garnier était attachéàcette Maison, que l'Administration arrêta, pour que les malades fussent plus tranquilles et leur régime mieux observé, que l'entrée de l'Hôpital ne serait permise au Public que de 8 à 10 heures du matin.

Voy. les registres des actes du Bureau, délibérations du 7 juin 1637, 9 juin 1638, et 5 septembre année....

mait, dans l'obscurité, cette Société qui, sous le titre d'Académie de Lyon, devait, quelques années plus tard, compter au nombre de ses membres une foule d'hommes distingués dans tous les genres ; ainsi encore s'était fondée, dans le même siècle, une autre Société, dont les plus grands noms, du règne de Louis XIV, ont rehaussé l'éclat ; qui, soutenue dans son origine par le crédit d'un Ministre puissant, toujours encouragée depuis par la faveur et la protection de nos Rois, travailla sans relâche à épurer le goût et à perfectionner la Langue, et qui, de nos jours encore, assure seule à la France cette prééminence littéraire, que des Nations rivales cherchent vainement à lui disputer.

Pierre Garnier, docteur de l'Université de Montpellier, fut nommé Médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, le 26 janvier 1695, à la place de Jean-Louis Panthot, qu'une clientelle trop nombreuse mit dans l'impossibilité de continuer son service (1). Pierre Garnier sentit toute l'étendue des devoirs qui lui étaient imposés, et son zèle ne se borna point à les remplir

(1) Voy. les registres des actes du Bureau, délibération du 26 janvier 1695.

avec exactitude. Le service de la Pharmacie éprouva de son tems des améliorations (1), auxquelles il contribua, en publiant un Formulaire propre à assurer l'exactitude des préparations pharmaceutiques, et à faciliter leur confection; cet ouvrage, qui n'avait d'abord été conçu que dans l'intérêt de cette Maison, eut un grand succès, et fut adopté dans un grand nombre d'Hôpitaux; il en parut plusieurs éditions en peu d'années, et chacune d'elles fut publiée avec des corrections et des additions qui ajoutèrent au mérite de l'ouvrage et à la réputation de l'auteur.

Pierre Garnier sut encore faire tourner au profit de la Science son service de Médecin de cet Hôpital; à l'époque dont nous parlons, les malades affectés de syphilis étaient reçus dans cette Maison; il observa les symptômes singulièrement variés de cette affection, et il écrivit

(1) Voyez les nouveaux réglemens pour la Pharmacie dans les registres des actes du Bureau, délibération du 19 mars 1690. MM. les Administrateurs mirent, dans ce tems, un terme à de grands désordres qui existaient dans la Pharmacie; ce fut à cette époque qu'ils y placèrent des sœurs; dès-lors, il y eut plus d'ordre dsns la distribution des remèdes, plus de soins dans leur préparation, et plus d'économie dans cette partie importante des dépenses.

sur ce sujet un ouvrage peu volumineux, mais qui renferme d'excellens principes de Médecine-pratique.

Nous n'avons pas cru devoir mentionner quelques ouvrages polémiques de Pierre Garnier, dont tout le mérite était emprunté aux circonstances, ou aux idées reçues à cette époque, et qui sont aujourd'hui sans intérêt pour nous.

Sa réputation déjà bien établie par une pratique constamment heureuse, accrue encore par le succès de ses ouvrages, s'étendit bientôt au-delà des murs de notre Cité ; plus d'une fois il fut appelé dans les provinces voisines pour y porter les secours de son art ; ce fut dans une de ces excursions qu'il trouva la mort en 1709 : une maladie pestilentielle moissonnait alors un grand nombre d'habitans en Beaujolais, Garnier partit courageusement pour s'opposer à ses ravages ; mais il ne put se préserver lui-même du fléau dont il avait déjà garanti une population nombreuse (1). Aujourd'hui comme autrefois, Messieurs, le danger n'arrête point les Médecins français, quand il

---

(1) *Voy.* Dict. histor. de la Médecine ancienne et moderne, etc. ; par N. F. J. Eloy, etc.

s'agit d'aller secourir des frères ; mais, grâces aux lumières du siècle, leur dévoûment est mieux apprécié et plus dignement récompensé.

Pierre Garnier est auteur des ouvrages suivans.

1° Formulaire latin et français à l'usage de l'Hôtel-Dieu de Lyon : ouvrage dédié à MM. les Recteurs et Administrateurs du même Hôpital.

2° Traité-pratique de la vérole.

Cet ouvrage se compose de faits et d'observations ; il offre de plus l'histoire de la méthode de traitement, suivie, à cette époque, dans cet Hôpital.

3° Une dissertation sur la baguette, etc. Lyon, 1692, in-12.

4° Quelques ouvrages polémiques, tels que l'Examen des lettres de M. de Rhodes, in-4° imprimé à Lyon en 1691 ; l'Apologie sur le dialogue satyrique de Néophile et de Mystagogne, in-4° imprimé à Lyon en 1691 ; et l'Histoire de la maladie et de l'ouverture du corps de M. de Sceve, in-12 imprimé à Lyon en 1695.

La famille des Pestalozzi, noble et très-ancienne, était originaire d'Italie, où elle avait possédé de grands biens. Etablie à Lyon depuis

la fin du 16e siècle, elle se distingua dans les sciences et dans les armes (1). Quatre de ses membres exercèrent dans cette ville l'art de guérir avec distinction : l'un d'eux, surtout, Jérôme-Jean Pestalozzi, s'y fit remarquer par son savoir et ses qualités brillantes; né avec les plus heureuses dispositions, et un goût particulier pour la Médecine. il se livra avec ardeur à l'étude de cette Science, et, sans se laisser arrêter par les difficultés qu'elle présente. il fit en peu de tems de rapides progrès : quelques années de travail lui suffirent pour acquérir, malgré sa jeunesse, plusieurs titres honorables. A 20 ans, il fut reçu Docteur; à 21 ans, il fut aggrégé au Collége de cette ville, et à 22 il devint Médecin de l'Hôtel-Dieu : quoiqu'il appartînt à une famille qui jouissait d'une haute considération, il ne dut point la rapidité de ses succès à l'influence de son nom; et les soins éclairés qu'il donna aux pau-

---

(1) Voyez l'Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon, etc., par le P. Claude Menestrier, page 394; l'Histoire littéraire de la ville de Lyon, etc., par le P. de Colonia, tome II, pag. 804 : les Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, etc., tome II, page 310 et suivantes, et l'Histoire véritable de la ville de Lyon, etc., par Claude de Rubys : et enfin l'Ouvrage manuscrit de Berthelet de Barbot, déjà cité, pages 40, 42, 47 et 55.

vres de cette Maison, et les ouvrages qu'il publia, ne démentirent pas ce qu'avait promis un début aussi brillant.

Une délibération du Bureau nomma Pestalozzi Médecin de cet Hôpital le 19 août 1696; il s'était déjà signalé dans le traitement d'une fièvre maligne pestilentielle, qui avait régné à Lyon en 1694. Cette circonstance malheureuse l'avait mis dans le cas de méditer sur la nature des fièvres, et ses idées sur ce sujet méritent d'être connues : suivant lui, des symptômes identiques caractérisent les fièvres malignes, sporadiques, épidémiques et pestilentielles, et ces symptômes qu'il énumère avec soin sont tous ceux de la gastro-entérite, de l'arachuitis et de l'inflammation de quelques autres appareils d'organes. Ce Praticien pense que les fièvres malignes épidémiques ne diffèrent des sporadiques que parce que les premières naissent sous l'influence d'une cause générale ou commune. Ainsi, la maladie meurtrière qui ravagea notre ville en 1694, d'après ce Médecin, fut le résultat d'une disette qui avait réduit les gens riches à vivre de mauvais pain, et les pauvres à arracher l'herbe pour en dévorer les racines crues. En 1719, Pestalozzi observa aussi une fièvre maligne épidémique,

qui avait été déterminée par des chaleurs extrêmes, les symptômes que présentèrent tous les malades annonçaient également une phlegmasie de la muqueuse digestive, et les ouvertures de cadavres qu'il fit faire dans cet Hôpital firent reconnaître une inflammation gangreneuse des intestins (1).

En 1704, Pestalozzi se livra à de nouvelles recherches sur un genre de maladie plus cruel encore, mais heureusement plus rare : Un loup enragé avait parcouru différens villages du Lyonnais, et mordu un grand nombre d'habitans ; neuf d'entre eux furent amenés à l'Hôpital ; Pestalozzi leur prodigua les soins les plus empressés ; il ne les quitta pour ainsi dire pas durant le cours de leur maladie, et observa avec une attention scrupuleuse tous les phénomènes qu'ils offrirent ; il prouva, par des expériences directes, que l'hydrophobie n'était pas déterminée et communiquée par des insectes développés dans les glandes salivaires ; que la bave des enragés pouvait être portée

---

(1) Les Médecins de cet Hôpital se sont toujours livrés avec ardeur aux recherches d'anatomie pathologique, et l'Administration a, dans tous les tems, pris de sages mesures pour favoriser ce genre de travail, et pour prévenir les abus auxquels il pouvait donner lieu.

impunément sur nos parties, pourvu qu'elles ne fussent pas excoriées, et enfin que l'imagination n'avait aucune influence sur le développement de cette cruelle affection.

Vous le savez, Messieurs, il y a peu d'années qu'en de semblables circonstances, un de nos collègues, l'orateur éloquent que vous venez d'entendre (1), s'est livré à des recherches périlleuses, et a écrit sur ce sujet deux Mémoires, qui font autant d'honneur à son savoir qu'à son zèle pour le bien de l'humanité (2).

Les premiers travaux littéraires de Pestalozzi eurent pour but de combattre la vogue dont jouissaient certains remèdes préconisés par le charlatanisme et la cupidité : avec de pareils ouvrages on fait difficilement passer son nom à la postérité ; mais on a l'avantage, bien plus précieux, d'être utile à ses concitoyens. Ce même esprit de philantropie le porta à étudier, avec un soin tout particulier, la peste qui ravagea Marseille, en 1720 ;

(1) M. le docteur Trolliet, doyen, avait lu, dans la même séance, le compte-rendu des observations recueillies par les Médecins de cet Hôpital.

(2) Nouveau Traité de la rage, par L. F. Trolliet, docteur en Médecine, etc.

Léopold, duc de Lorraine, qui avait consulté le Collége des Médecins de Lyon, sur cette maladie si cruelle et si peu connue à cette époque, lui envoya, en reconnaissance des ouvrages qu'il avait publiés sur cette matière, un riche présent de vaisselle d'argent, marquée aux armes de Lorraine ; un ouvrage sur le même sujet lui fit remporter, en 1722, le prix de l'Académie de Bordeaux ; enfin, la Société Royale de Montpellier lui envoya des lettres d'Associé et de Correspondant, pour lui marquer combien elle applaudissait à ses principes ; Lyon rendit aussi un juste hommage au mérite de Pestalozzi ; il exerça les fonctions de Médecin de cet Hôpital pendant vingt-trois ans, et les Recteurs de cette Maison conservèrent long-tems le souvenir des service qu'il y avait rendus (1) ; il fut directeur

(1) Le Président de l'Administration ayant démontré l'utilité des Médecins suppléans et survivanciers, pour remplacer les Médecins titulaires, en cas d'absence, et se mettre au courant des usages de la Maison, le Bureau nomma, pour remplir cette place, Antoine-Joseph Pestalozzi, en reconnaissance des services que son père avait rendus dans cet Hôpital : A. J. Pestalozzi était Docteur de l'Université de Montpellier, et avait déjà servi, avec distinction, dans les Hôpitaux du Roi, en Italie. Il fut membre de l'Académie des Sciences de Lyon, et eut trois enfans, deux filles qu'il plaça dans l'Ab-

de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de cette ville, en 1730, et Membre de la Sociéte des Beaux-Arts.

Pestalozzi avait un très-beau cabinet d'histoire naturelle, science dans laquelle il était très-versé. Il est fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris (1715) de diverses pièces rares et curieuses qui enrichissaient cette collection.

Il était en correspondance avec un grand nombre de Corps savans, et remporta plusieurs couronnes académiques. De tous les hommes qui ont pratiqué l'art de guérir, à Lyon, il n'en est peut-être point qui y ait joui d'une aussi grande réputation. Son désintéresement, et l'attachement qu'il avait pour sa ville natale, rappellent le dévoûment d'Hippocrate pour sa patrie; Pestalozzi refusa des offres considérables qui lui furent faites par le président du Parlement du Dauphiné, pour l'engager à se fixer à Grenoble; il résista aux instances de la Cour, qui voulait l'envoyer en

---

baye royale de S.t-Pierre, et un fils, Louis-Antoine, qui devint aussi Médecin de cet Hôpital, et que l'Administration nomma professeur de Pharmacie et d'Accouchement. (Voy. les registres des actes du Bureau, délibérations des 1er juin 1740, et 1er octobre 1782.)

Provence; enfin, il voulut consacrer tous les instans de sa vie à son pays, et après y avoir parcouru une carrière longue et glorieuse, il y termina ses jours, le 26 avril 1742.

On a de lui :

1° Traité de l'eau des mille fleurs. Lyon, 1706, in-12;

Cet ouvrage démasqua et fit tomber ce breuvage, dont le Public s'était engoué.

2° Dissertation sur la thériaque, un vol. in-12. Lyon, 1723;

3° Avis de précaution, contre la maladie contagieuse de Marseille, qui offre un tableau complet de la peste et de ses accidens. Lyon, 1721, un vol. in-12;

4° Dissertation sur les causes et la nature de la peste. Bordeaux, un vol. in-12, 1722;

5° Opuscules sur la peste. Lyon, 1723, 2 vol. in-12.

Cette production est une seconde édition des deux ouvrages précédens, avec des changemens et des additions.

Pestalozzi pense que la peste est une maladie contagieuse, que son principe est un levain qui tire son origine du Levant, et qui est de là transporté en Europe par les hommes ou par les marchandises infectées. Cet ouvrage

renferme beaucoup de réflexions intéressantes; l'Auteur remarque, avec raison, que si cette maladie a souvent été méconnue dans les premiers tems de son invasion, cela tient, surtout, à ce que, dans des momens critiques, on peut à peine se servir de sa raison pour décider la question; car l'idée de la peste est si effrayante, qu'elle frappe le cœur plutôt que le jugement. Au reste, Pestalozzi n'était pas complètement exempt de la terreur qu'inspire cette cruelle épidémie: à l'occasion du traitement, il dit que de tous les préservatifs naturels le plus sûr *est la fuite qu'il faut prendre tôt, aller loin, et revenir tard.*

Entre autres moyens curatifs, il dit avoir retiré de grands avantages des saignées faites pendant les premières périodes, même chez des sujets atteints de bubons et de charbons symptomatiques.

Laurent Garnier, élève du célèbre Astruc, et fils de Pierre Garnier, fut nommé Médecin de l'Hôtel-Dieu, en juillet 1730 (1), et recueillit dans cet Hôpital un grand nombre de faits sur différens points de Médecine et

(1) Voy. les registres des actes du Bureau, année 1735, délibération du 19 juillet.

de Thérapeutique, travaillant ainsi à son instruction présente, et préparant, pour l'avenir, des matériaux qui devaient faire partie de ses ouvrages. L Garnier ne se contenta pas d'entourer les malades qui lui furent confiés, des soins les mieux étendus, sa sollicitude s'étendit encore à toutes les institutions utiles que renferme cet Etablissement ; le besoin d'une Ecole, où l'on professât diverses branches de l'art de guérir, se faisait déjà sentir à Lyon ; il avait même été question d'établir dans cette ville une Ecole publique de Chirurgie ; mais ce projet ne fut point mis à exécution, seulement Pierre Guillaumat, alors Chirurgien principal, se chargea de faire des démonstrations anatomiques ; L. Garnier l'aida de toute l'influence que lui donnait le titre de Médecin de cet Hôpital, et obtint, a cet effet, de MM. les Recteurs, les instrumens propres à ce genre de travail : Pierre Guillaumat professa l'anatomie avec un grand succès ; il étonna, surtout, ses Elèves, par ses injections ; art que Ruisch venait de perfectionner, et qu'on ne connaissait pas encore à Lyon (1).

---

(1) Voy. Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, etc., tom. II, p. 288.

Malheureusement L. Garnier avait une constitution délicate; il ne put remplir long-tems ses fonctions ; il fut contraint de donner sa démission, en 1735 ; MM. les Recteurs ne l'acceptèrent qu'avec peine, et voulant lui donner une marque authentique de leur satisfaction, consignèrent dans une délibération l'expression des regrets que leur causait sa retraite (1). Délivré d'un travail auquel ses forces n'avaient pu suffire, il partagea son tems entre les soins qu'il devait à une clientelle nombreuse, et les travaux du cabinet ; il écrivit sur différens points de Médecine-pratique, et particulièrement sur les fièvres intermittentes, et publia une nouvelle édition du Formulaire de Pierre Garnier ; il y changea plusieurs formules, ajouta des notes propres à en faciliter l'usage, un Dictionnaire qui contenait sommairement la description de presque toutes les drogues, et une table alphabétique des maladies auxquelles ces formules pouvaient convenir : enfin, par ces additions nombreuses et utiles, cette 5e édition devint un ouvrage

---

Extrait des manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, par M. Delandine, tom. II, p. 269 et suivantes.

(1) Voy. les registres des actes du Bureau, année 1735, élibération du.....

nouveau, dont le succès surpassa de beaucoup celui de la première.

Les honneurs qui devraient toujours être et qui sont si rarement la récompense du vrai mérite ne manquèrent cependant pas à L. Garnier : il fut Médecin ordinaire du Roi, Doyen du Collége des Médecins de Lyon, et Associé honoraire de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de la même ville. Il mourut à Paris, le....

On a de lui les ouvrages suivans :

1° Nouvelle édition du Formulaire de Médecine, de Pierre Garnier, imprimé, à Paris, chez Didot jeune, en 1764, un vol. in-12;

2° Observations pratiques sur les fièvres intermittentes, in-8° imprimé, à Lyon, en 1745;

3° Mémoires consignés dans des ouvrages périodiques et particulièrement dans le Journal de Médecine, de Chirurgie, Pharmacie, année 1781, et dans le Recueil d'observations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par Vandermonde, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris, année 1756;

4° Dissertations sur différens points de Médecine-pratique et de physiologie. Ouvrages manuscrits et conservés dans la Bibliothèque de Lyon.

De 1735 à 1784, s'est écoulé près d'un demi-siècle, pendant lequel le service médical de cet Hôpital a été confié à des hommes qui ont peu de titres littéraires à offrir à la postérité, mais qui n'en furent pas moins des Praticiens estimés et des hommes recommandables : tels sont François Borin, qui avait de grandes connaissances en Médecine-pratique, et qui leur dut d'être nommé Médecin-consultant de cet Hôpital (1) ; Chol et Magneval, qui en furent Médecins ordinaires pendant un grand nombre d'années, et qui se firent remarquer par une Pratique constamment heureuse (2) ; de La Bruyère, qui avait acquis une réputation brillante, et qui n'est point oubliée ; Collomb, qui a exercé pendant peu

---

(1) Voyez les registres des actes du Bureau de l'Hôtel-Dieu, délibération du 23 novembre 1746.

(2) Diverses améliorations furent introduites, à cette époque, dans le service de la Médecine et de la Chirurgie ; elles devinrent le sujet d'un Réglement qui fut proposé par M. de Nolhac, administrateur ; les Médecins furent tenus de faire deux visites par jour dans leurs Salles respectives, et d'en faire une générale, tous les trois mois, en présence de M. l'Administrateur chargé de l'Intérieur, pour prévenir le trop long séjour de certains malades dans l'Hôpital. Voy. les registres des actes du Bureau, délibérations du 19 et 26 mai 1762.

de tems, il est vrai, dans cette Maison, mais qui devint ensuite et est resté toute sa vie l'un des premiers Médecins-consultans de cette Ville, enfin, deux Pestalozzi, descendans de Jérôme, et qui se sont fait connaître, l'un, par quelques Ecrits sur l'électricité, et l'autre, parce qu'il fut le premier chargé, par l'Administration, de faire dans cet Hôpital des cours d'Accouchement et de Pharmacie ; mais nous devons maintenant, Messieurs, vous parler d'un homme qui a signalé son existence par de plus grands travaux et par des services plus éminens.

Jean-Emmanuel Gilibert, docteur de l'Université de Montpellier, fut appelé à la place de Médecin de cet Hôpital en 1734 (1) ; il était alors âgé de 43 ans, et déjà riche d'instruction, d'expérience et de gloire.

Après avoir fondé des Ecoles de Médecine en Pologne ; après avoir professé dans ce Royaume l'Histoire naturelle, la Matière médicale et la Clinique interne ; enfin, après s'être fait connaître dans le monde savant par la publication de plusieurs Ouvrages importans,

(1) Voyez les registres des actes du Bureau de l'Hôtel-Dieu, délibération du 22 septembre 1784.

Gilibert, pressé par le besoin de revoir sa patrie, renonça à toutes les espérances que lui donnait une position aussi brillante, et revint à Lyon, résolu de faire jouir ses concitoyens du fruit de ses travaux, et de leur consacrer les plus belles années de son existence. Cette décision une fois prise, rien ne put retenir Gilibert, ni la voix de ses Elèves chéris, ni la faveur d'un Ministre puissant, ni l'attachement d'un Souverain qui sut apprécier et récompenser le mérite; ses compatriotes, pénétrés de reconnaissance pour de si grands sacrifices, le reçurent avec empressement. A peine de retour à Lyon, il fut nommé Médecin en chef des épidémies dans la généralité du Lyonnais, Professeur au Collége de Médecine et Médecin de l'Hôtel-Dieu : l'Administration consacra ainsi au service des Pauvres l'un des plus beaux talens qui ait existé à Lyon, et accrut l'illustration de nos Hôpitaux, en liant à leur Histoire un nom déjà célèbre dans les Sciences.

Gilibert, dans l'exercice de la Médecine se fit remarquer par l'exactitude de ses pronostics, par un scepticisme qui le mit à l'abri de l'influence dangereuse des systêmes, et surtout par l'extrême simplicité de ses moyen

thérapeutiques. Grand naturaliste, et cultivant avec passion la Botanique, il sut apprécier à leur juste valeur les vertus médicinales des plantes, et ne s'en laissa point imposer par les éloges exagérés qu'on leur a donnés; un très-petit nombre de substances composaient sa matière médicale; ses idées sur la force médicatrice de la nature l'avaient conduit à faire jouer un grand rôle aux moyens de l'hygiène dans le traitement des maladies, et à renoncer à l'usage des remèdes les plus actifs : l'opium, le camphre, l'émétique et le sublimé étaient, pour ainsi dire, bannis de ses prescriptions; mais, en même tems, il s'appliquait sans relâche à trouver de nouveaux moyens de guérison dans l'influence du régime et dans l'action de l'air atmosphérique. L'Administration s'empressait de le seconder, en faisant établir, sur sa demande, des instrumens de météorologie dans les salles de Médecine; c'est aussi de cette époque que date l'usage des cahiers de visite déjà employés dans le service de Santé militaire, et destinés à prévenir des erreurs toujours trop communes dans les grands Hôpitaux.

Le soin avec lequel Gilibert faisait son service attira à ses visites un grand nombre d'E-

lèves ; c'est à cette Ecole que se formèrent plusieurs Médecins qui jouissent aujourd'hui d'une juste célébrité, et qui se glorifient d'avoir reçu les leçons d'un tel Maître, comme il se glorifierait lui-même d'avoir eu de pareils disciples, s'il pouvait être témoin de leurs succès.

La réputation de Gilibert, comme Praticien, croissait tous les jours ; il ne pouvait suffire à tous les malades qui réclamaient ses secours, et, dans les cas difficiles, il était peu de Médecins qui ne voulussent s'aider de ses lumières.

C'est ainsi, Messieurs, que Gilibert poursuivait, au sein de sa ville natale, une carrière glorieuse, dont tous les instans avaient été remplis par des travaux utiles ; environné de la considération publique, entouré d'une famille qu'il chérissait, rien ne manquait à sa gloire ; nous dirons plus, rien ne manquait à son bonheur ; mais la révolution, qui bouleversa l'Etat, n'épargna pas la félicité domestique de Gilibert, et les places de Maire de Lyon, et de Président de la Commission départementale, qu'il occupa, l'une en 1793, et l'autre pendant le Siége, furent pour lui, dans ces tems de troubles, les sources de mille

persécutions. Lorsque l'orage se fut calmé, Gilibert, qui avait été forcé de fuir, rentra à Lyon, et y fut de nouveau recherché par de nombreux malades ; mais ce fut surtout en 1799 et en 1800 que son talent parut dans tout son éclat. Des fièvres catarrhales malignes régnaient alors épidémiquement à Lyon ; des pluies fréquentes et le débordement des deux rivières, en ajoutant à l'insalubrité de notre atmosphère naturellement humide, avaient favorisé le développement de ces affections ; les Praticiens, le plus en réputation à cette époque, furent partagés d'opinion sur la méthode curative qu'il convenait de mettre en usage.

Les uns avaient recours, dès le principe, à la saignée générale, et surtout à l'usage du kina, administré à haute dose; un grand nombre de malades furent victimes de cette méthode incendiaire; des personnages marquans furent enlevés à leurs concitoyens, et leur mort répandit le deuil dans toute la Cité.

Les autres prescrivaient à leurs malades une diète sévère, les boissons délayantes, des potions légèrement diaphoritiques, et la rubéfaction de la peau souvent répétée ; cette manière de traiter, bien plus rationnelle que la première, fut presque constamment suivie de

succès ; à la tête de ceux qui l'employèrent, nous placerons les docteurs Gilibert, Collomb et Parat ; ces trois Praticiens avaient été Médecins titulaires de cet Hôpital, et c'est là, sans doute, qu'environnés de nombreux sujets d'observations, ils avaient acquis ce tact médical, si précieux dans la pratique de l'Art, ce coup-d'œil sûr, qui leur avait fait reconnaître, dès les premiers tems, le véritable caractère de l'épidémie, et les moyens les plus efficaces d'en arrêter les progrès ; le zèle et l'activité de Gilibert parurent redoubler dans ces tems de désolation ; on eût dit qu'il avait trouvé le secret de se multiplier pour secourir un plus grand nombre de malheureux. Que de têtes précieuses furent alors conservées par ses soins ! Que de pères lui dûrent le salut d'un fils chéri ! Que d'époux, celui d'une épouse adorée ! C'est dans de semblables circonstances, Messieurs, que le ministère du Médecin paraît avoir quelque chose de divin : « *Homines ad Deos nullâ » re propiùs accedunt quàm salutem homi- » nibus dando.* »

Les grandes occupations de sa pratique n'empêchèrent pas Gilibert de se livrer aux travaux du cabinet ; il publiait de nouveaux ouvrages ; il travaillait pour les Sociétés sa-

vantes avec lesquelles il correspondait ; il professait l'Histoire naturelle ; assistait régulièrement aux séances de l'Académie, de la Société de Médecine et de celle d'Agriculture ; il animait ces réunions par sa présence ; il enrichissait leurs archives de Mémoires précieux sur l'art de guérir et l'Histoire naturelle ; mais la mort, qui ne respecte ni les vertus, ni le savoir, vint enfin ravir Gilibert à l'humanité et aux sciences. Il mourut âgé de 74 ans, pleuré par ses concitoyens, vivement regretté des Savans, et laissant pour consolation aux uns et aux autres, un fils déjà digne, par ses talens, d'une aussi noble origine (1)

Gilibert a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'Histoire naturelle et sur la Médecine ; nous citerons seulement les derniers ; ce sont :

1o Les Chefs-d'œuvre de Sauvage, ou Recueil des dissertations de cet auteur, qui ont remporté le prix dans différentes Académies, traduit par J. E. G., qui y a ajouté un savant Mémoire sur les allaitemens mer-

(1) Voy. l'Eloge historique de J. E. Gilibert, par E. Sainte-Marie, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

cenaires, considéré comme une cause de la dépopulation des Etats ;

2° L'Anarchie médicinale. Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12.

Cet ouvrage offre un tableau fidèle de tous les abus qui déshonorent l'art de guérir.

3° *Prœlectiones Antonii de Haen.* Lyon, 1784, 2 vol. in-4°

Gilibert, éditeur de cet ouvrage, dont de Haen lui avait montré le manuscrit, en 1775, l'a enrichi de nombreuses additions.

4° *Adversaria Medico-practica prima ; seu Annotationes clinicœ quibus prœcipuè naturœ medicatricis jura vindicantur, artisque priscœ simplicitas numerosis peculiaribus observationibus stabilitur.* Lyon, 1791, in-8°

Cet ouvrage renferme les observations que l'Auteur avait recueillies, en Pologne, sur la Médecine-pratique.

5° Le Médecin naturaliste, ou Observations de Médecine et d'Histoire naturelle. Lyon et Paris, 1800, in-12.

Cet ouvrage, ainsi que les *Adversaria*, dont il est la continuation, a été traduit en allemand.

Gilibert était encore attaché à cet Hospice,

lorsque l'Administration, qui avait reconnu l'utilité des Médecins-suppléans, nomma, en cette qualité, les docteurs Buytouzac et Bauche, en décembre 1787. Traçons en quelques mots l'existence médicale de Buytouzac.

Le Médecin qui n'a rien écrit emporte avec lui, dans la tombe, toute la réputation qu'il s'était acquise sur la terre, et si la tradition répète les justes éloges donnés par les contemporains, ce n'est que pour un tems ; ce vain bruit de la renommée s'affaiblit insensiblement et s'éteint pour toujours. Cette réflexion pourrait un jour s'appliquer au docteur Buytouzac. Prévenons ce triste effet du tems, et pendant que nous sommes entourés de ceux qui purent apprécier la noblesse de son caractère, et son habileté dans la pratique de l'art, essayons de consigner ici ses droits à la renommée et à la reconnaissance de ses concitoyens.

François Buytouzac était né à Lyon, et doué d'une grande aptitude pour les Sciences ; il fit de brillantes études, les termina rapidement, et commença de bonne heure à suivre des cours d'Anatomie et de Chirurgie ; à 15 ans, il parut déjà avec avantage à un concours d'internes.

Buytouzac était élève de *Faure*, ancien Prévôt du Collége de Chirurgie de Lyon, le meme qui fut couronné par l'Académie de Paris, en 1752; il acquit bientôt, sous ce maître habile, de vastes connaissances, et obtint, en 1766, la place de Chirurgien-Major de la Charité. En entrant en fonctions, il prononça, sur les devoirs du Chirurgien, un discours rempli de réflexions judicieuses et de leçons utiles, qu'il ne serait peut-être pas déplacé de publier aujourd'hui; malheureusement les bornes que nous nous sommes prescrites ne permettent que de courtes citations; l'auteur s'exprime ainsi, en parlant des obligations du Chirurgien envers la société, à laquelle il doit se consacrer tout entier : « Dès-
» lors qu'il est admis à l'art difficile de guérir,
» il ne s'appartient plus à lui-même; il se dé-
» voue tout entier à la société; il contracte
» en quelque sorte, avec elle, l'engagement
» de ne connaître plus que son cabinet et la
» chambre de ses malades; le vrai Chirurgien
» ne peut donc pas être un homme de plaisir.
» Si les lois lui laissent la même liberté qu'aux
» autres citoyens, sa conscience et la décence
» de son état lui imposent l'obligation d'em-
» ployer tous ses momens à se perfectionner

» dans son art; de consacrer ses peines et
» ses veilles au bien de la société ; étudier et
» s'instruire pour travailler utilement; travail-
» ler sans cesse pour remplir sa vocation : tel
» doit-être le cercle de sa vie. »

Tels sont, en effet, Messieurs, les devoirs du Chirurgien, tels sont aussi ceux des Médecins, et nous pouvons dire, à la louange de Buytouzac, qu'il sut les remplir dans la double carrière qu'il a parcourue. En sortant de la Charité il prononça un autre discours sur l'amour de la gloire; discours remarquable comme le premier, par la chaleur du style, et par les pensées nobles et élevées dont il est rempli.

Buytouzac, scrupuleux observateur de la règle, se fit autant remarquer, pendant son majorat, par son exactitude à remplir ses devoirs, que par une dextérité peu commune dans l'art des accouchemens; il acquit même dans cette branche de la Science une réputation si grande et si bien méritée, que, lorsqu'il eut quitté depuis long-tems cette partie, il fut encore appelé, comme consultant, dans les accouchemens laborieux, et étonna toujours ses Confrères par la sagesse de ses conseils, et par son adresse dans les manœuvres les plus difficiles.

Au milieu des occupations multipliées que lui donnait une clientelle nombreuse et la place de Chirurgien en chef d'un grand Hôpital, Buytouzac ne cessa de cultiver la Médecine, de suivre les decouvertes des Savans, et de réfléchir sur la pratique d'un art qui devait devenir un jour l'unique objet de ses méditations; le tems de parcourir cette nouvelle carrière arriva; il fut reçu Docteur à l'Université de Montpellier, et soutint, à cette occasion, une thèse latine sur les affections scrophuleuses; en 1782, il fut aggrégé au Collége de Médecine; en 1789, il remplaça le savant Gilibert, en qualité de Médecin de cet Hôpital, et pendant vingt ans qu'il en a exercé les fonctions, l'Administration n'a eu qu'à s'applaudir du choix qu'elle avait fait (1).

Buytouzae dut à des connaissances solides en Médecine la réputation dont il a joui; la franchise et la noblesse de son caractère lui méritèrent l'estime de ses concitoyens, et une alliance honorable vint aceroître la considération dont il jouissait et embellir son existence de tous les charmes du bonheur domestique. Vous avez pu, Messieurs, apprécier l'excel-

(1) Voy. les registres des actes du Bureau de l'Hôtel-Dieu, délibérations du 23 décembre 1787 et 12 août 1798.

lence et la sagesse de son jugement dans ces Juris que l'Administration rassemble pour l'éclairer sur le choix des Médecins et Chirurgiens de cet Hôpital ; Buytouzac en fit presque constamment partie, et plusieurs d'entre vous, peut-être, ont conservé le souvenir des paroles remarquables et comme prophétiques qu'il fit entendre dans le dernier de ces concours. Après avoir exposé l'opinion de ses Collègues et la sienne, sentant ses forces défaillir, prévoyant que c'était pour la dernière fois qu'il paraissait au milieu de vous, il vous fit, avec émotion, son dernier adieu, et le souvenir du bien qu'il avait fait dans cet asile des malheureux semblait être pour lui le plus beau titre qu'il eût à déposer aux pieds de l'Eternel.

Il mourut à Lyon, le 25 septembre 1818, âgé de 76 ans.

Outre les productions que nous avons citées dans cet article, il est l'auteur d'un Eloge historique de Faure, son premier maître. Cet ouvrage, resté manuscrit, se trouve dans la bibliothèque du docteur Parat.

Quoique Charles-Louis Dumas n'ait été que Médecin-suppléant de cet Hôpital, il a parcouru une carrière médicale trop brillante , il

fait trop d'honneur à sa ville natale, pour que nous ne regardions pas comme un devoir sacré de le placer parmi les Médecins distingués dont nous nous sommes proposés de signaler les services.

Un ancien usage voulait qu'on n'appelât à ce poste honorable que des Praticiens, dont plusieurs années d'exercice avaient déjà mûri le talent; mais Dumas, quoique très-jeune, était déjà connu par plusieurs ouvrages remarquables, et avait figuré avec distinction, à Montpellier, dans un Concours pour le Professorat; MM. les Recteurs crurent pouvoir déroger en sa faveur aux usages établis, et une délibération, en date du 29 prairial an 3, le nomma Médecin de cet Hôpital; ce fut là qu'il acquit en peu de tems cette expérience qui est ordinairement le fruit tardif de longues années; ce fut là qu'il commença à recueillir de précieux matériaux pour les ouvrages dont il devait un jour enrichir la Science. Telle fut cette observation d'une fièvre intermittente hydrophobique, guérie par le kina administré selon la méthode de Torti (1).

(1) Voy. Traité des Fièvres pernicieuses intermittentes, par J. L. Alibert, Médecin de l'Hôpital St.-Louis, etc., troisième édition, pag. 81 et suiv.

La jeunesse de Dumas, les nombreux moyens d'instruction que lui offrait cet Hôpital, donnaient à l'Administration l'espoir de le conserver long-tems pour le bonheur des pauvres; mais les troubles révolutionnaires en ordonnèrent autrement; il fut persécuté, incarcéré, et, sans un ami, ex-Recteur de cette Maison, qui le sauva au péril de sa vie (1), la Médecine perdait, à son aurore, un homme de génie capable de reculer les limites de la Science; et cette ville, un citoyen qu'elle devait un jour présenter avec orgueil à l'admiration de la postérité.

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de faire connaître tout ce que les Sciences médicales doivent à Dumas; un ancien Médecin de cet Hôpital, qui fut son ami, a prononcé son éloge dans une séance publique de la Société de Médecine de cette ville; il le termine par ces mots remarquables, qui indiquent à la fois ce que les Sciences doivent à Dumas, et le rang que ses travaux lui ont assigné parmi les Savans : « Il fut le digne successeur du célèbre » Barthès, dont il sut étendre comme déve-

---

(1) M. l'Ecuyer, ancien négociant recommandable de cette ville.

» lopper la doctrine ; et son nom, comme le
» sien, appartiendra toujours à cette brillante
» époque où la Médecine française renouvela
» les fondemens de la science de l'homme, la
» rapprocha des sciences exactes, et fixa les
» règles de cette méthode qui doit la perfec-
» tionner et l'agrandir. »

Les ouvrages de ce Médecin sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler les titres ; je me contenterai de remarquer que les Ecrits de Dumas suffiraient pour illustrer la longue carrière d'un homme de génie, et qu'à l'âge de 45 ans il n'existait déjà plus.

Ici, Messieurs, se termine le travail que je m'étais proposé de vous offrir ; je m'arrête à regret : que de noms déjà célèbres je pourrais ajouter, si je ne craignais de blesser la modestie des vivans !

Non, Messieurs, les beaux jours de la Médecine ne touchent point à leur terme ; et quand je vois tant de Praticiens consommés, et qui jouissent d'une célébrité si justement acquise ; quand j'aperçois, à l'entrée de la carrière, cette foule de jeunes Médecins déjà riches d'instruction et de renommée, je ne puis me défendre de penser avec orgueil que le tems approche où la réputation médicale de notre

ville va reprendre son ancien éclat, où nous pourrons admirer, sans envie, le siècle des Garnier, des Pestalozzi, des Gilibert et des Dumas.

En m'entendant célébrer les louanges de ces maîtres de l'Art, vous avez regretté, peut-être, qu'une voix plus éloquente ne fût pas consacrée à leur éloge? Moi-même, Messieurs, je ne me suis point abusé sur ma faiblesse; mais tel est le privilége des grands hommes, que leur mérite n'a pas besoin d'être rehaussé par le secours de l'éloquence, et qu'il suffit, pour les louer, de dire simplement ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont été.

Puisse donc ce faible tribut de notre admiration venger quelques-uns d'entre eux de l'injuste oubli auquel ils paraissaient condamnés! Puisse le souvenir de leurs talens et l'exemple de leurs vertus exciter une noble émulation parmi ceux qui pratiquent le même art, et les porter à mériter aussi les éloges de la postérité!

ÉTAT CHRONOLOGIQUE

Des Médecins de lHôpital-Général de Notre-Dame-de-Pitié du Pont du Rhône et Grand-Hôtel-Dieu de Lyon, depuis 1532 jusqu'en 1795 (1).

NOMS ET PRÉNOMS.	DATES de leur réception ou de leur séjour à l'Hôtel-Dieu.
RABELAIS (François).	1532.
TOLET (Pierre).	1542.
SARRAZIN (Philibert).	1550.
ACTHOS (Antoine).	1551.
MARREY (Charles).	1552.
DALESCHAMP (Jacques).	1552.
SILVA (Jean).	1556.
ROMAIN (Antoine).	1562.
EUSEBE (Jean).	1566.
BROALIER (Claude).	1569.
BOUCHARD (Pierre).	1575.
ARMAND.	1579.
DUFAY (Laurent).	1580.
JANEAU (Simon).	1585.

(1) Je dois à l'obligeance de M. Mono, les notes relatives au 16e siècle, qu'il a bien voulu me communiquer, et qu'il a puisées lui-même dans les Archives qui lui sont confiées.

NOMS ET PRÉNOMS.	DATES de leur réception ou de leur séjour à l'Hôtel-Dieu.
MORIN (Jean).	1591.
LASNIER (Jérémie).	1598.
BUGNET (Jean-Pierre).	1602.
SARRAZIN (Philibert).	1608.
De La CLOSTRE.	1612.
De LAMONIÈRE (Pierre).	1619.
CLÉMENÇON (Guillaume).	1627.
De RODDES (Henri).	1627.
MAGNIN.	1629.
De BERT (Thomas).	1630.
PONS (Claude).	1630.
FAGOT (Henri).	1635.
GARNIER (Pierre).	1637.
LÉAL (Jean).	1643.
De La MONIÈRE (Jean).	1656.
De RHODES.	1666.
LÉAL (Ignace).	1670.
FEVER (Claude).	1671.
BOUGE (Antoine).	1674.
De La MOIGNÈRE (Pierre).	1683.
PANTHOT (Jean-Louis).	1691.
GARNIER (Pierre).	1695.
PESTALOZZI (Jérôme-Jean).	1696.

NOMS ET PRÉNOMS.	DATES de leur réception ou de leur séjour à l'Hôtel-Dieu.
FERLEY (Jean).	1705.
GARNIER (Laurent).	1730.
BORIN (François).	1735.
PESTALOZZI (Antoine-Joseph).	1740.
POTOT (Jean-Baptiste).	1744.
CHOL (Claude).	1746.
MAGNEVAL (Louis).	1756.
PEYRARD (Jean-Marie.)	1776.
De La BRUYÈRE (Antoine-Marie).	1777.
CHASTEIGNER (Joseph).	1781.
BRUN (Jean).	1782.
PESTALOZZI (Louis-Antoine).	1782.
COLLOMB (Emmanuel-Philibert).	1783.
EYNARD (Ennemond).	1783.
GILIBERT (Jean-Emmanuel).	1784.
BAUDOT (Louis).	1784.
DAVID (Jacques-François).	1785.
ORYAN (Michel).	1785.
BUYTOUZAC (François).	1787.
BAUCHE.	1787.
CHAVANNE (J.-B.-Raphael).	1791.
AIGOUY (François).	1794.
GONELLE (J.-F.-Etienne).	1794.

NOMS ET PRÉNOMS.	DATES de leur réception ou de leur séjour à l'Hôtel-Dieu.
LAGOUTTE.	1794.
VILLERMOZ.	1795.
MORISOT (Jean-François).	1795.
DUMAS (Charles-Louis).	1795.

FIN.